

LES MUSÉES COLONIAUX PEUVENT-ILS FAIRE PEAU NEUVE ?

Par Inêz Oludé da Silva

*L'Europe vit un moment unique et passionnant. Les ethno-musées veulent faire "peau neuve", mondialisation libérale oblige, afin de se défaire de l'image de musées coloniaux qui leur colle à la peau. Ces musées sont, en effet, **dépositaires de la mémoire des peuples spoliés** d'Afrique, d'Océanie et d'Amériques. Leurs caves sombres et humides témoignent de l'accumulation, par milliers, d'objets pillés qui aujourd'hui s'entassent¹ et me rappelle d'autres trésors d'Afrique, les migrants et réfugiés qui s'accumulent mais que l'on préfère refouler.*

Parallèlement, les dirigeants des Etats qui abritent ces musées, se demandent ce qu'ils vont bien pouvoir faire de ces milliers de réfugiés africains qui s'« entassent », là aussi, un peu partout, qu'il s'agisse des centres fermés, des forêts « clandestines » de Calais ou du Parc Maximilien de Bruxelles. Ces corps s'entassent dans le froid, se éveillent à coups de matraques ou gisent sur les plages de Lampedusa.

On assiste impassible au spectacle télévisuel de la mise en esclavage de jeunes réfugiés africains, vendus aux enchères, sur le marché des esclaves en Libye, ce pays qui aurait été « libéré de son méchant » dictateur Khadafi. D'après la presse, les gouvernements savent pertinemment que depuis plus de deux ans, les réfugiés sont vendus à la criée dans ce pays. Tout comme on sait pertinemment que le patrimoine pillé en Afrique est vendu de la même manière sur les marchés de l'art européen! De nombreuses plaintes et indignations fusent de toutes parts mais peu d'actions concrètes semblent se dégager ...

Des personnes et des objets – les uns jugés précieux et désirés, les autres moins prestigieux - se confondent pourtant en un destin funeste: enrichir les collections des musées, augmenter le profit des entreprises qui emploient une main d'œuvre bon marché, semi-esclave. Ces réfugiés courent après les miroirs aux alouettes et risquent leurs vies pour rejoindre les pays fabricants de misère. La misère du monde dont ils sont incapables d'assumer les conséquences. Ces êtres humains quittent leurs pays qualifiés de pauvres, et qui pourtant détiennent les richesses que convoitent les pays riches, qui les excluent du partage de ces mêmes richesses, et d'une manière générale, de tout ce qui relève du domaine du droit et du privilège.

Ces réfugiés encombrant les villes d'Europe comme les arts primitifs encombrant les caves des musées, mais, ils n'ont pas le droit d'occuper l'espace. Ils ne sont pas reconnus comme des sujets. Ils sont condamnés au silence et à l'invisibilité dans la cité, alors qu'ils sont

¹ . Ces réserves dites « précieuses » sont généralement éloignées du regard du public.

hypervisibilisés dans les centres fermés et les prisons. Ces réfugiés sont condamnés à écouter des slogans galvanisés que sont le " **dialogue entre les cultures**", le « respect de la différence », le « vivre ensemble ». **Comment peuvent-ils y croire?** D'ailleurs, en quoi sont-ils fondamentalement différents? N'ont-ils pas deux jambes, deux bras et une tête comme tout le monde ?

Comment repeindre d'un vernis post-colonial le richissime musée de Tervuren tout en accumulant la mémoire de ces « autres » dans les caves du musée et priver ainsi des peuples entiers, de leurs propres créations? Pour tous ceux qui luttent pour décoloniser les esprits, l'enjeu est de taille. Car la question est aussi la suivante : comment amener les Européens d'aujourd'hui à respecter des oeuvres d'art ayant subi des siècles de mépris ? Il est évident que la manière de regarder notre passé commun peut modifier notre façon de voir les réfugiés et le patrimoine culturel, redevable de leurs ancêtres. Nous sommes loin de pouvoir relever ce défi.

Les Européens ont migré par millions, ils ont migré et occupé des terres. On ne peut ignorer que ceux qui migrent aujourd'hui vers l'Europe font partie d'une même mécanique. Une mécanique qui prend sa source dans le pillage des richesses, la guerre de rapina, encouragée par les anciennes metropoles coloniales, et l'appropriation indue d'arts, de savoirs et de connaissances. L'Afrique subit jusqu'aujourd'hui une expropriation de ses créations au profit du marché de l'art européen, passionné d'exotisme glouton.

Les musées des pillages

Au cours de la visite de la magnifique exposition **les Routes de l'Afrique**, au Musée du quai Branly, j'ai pu voir les merveilles de ce continent toujours vu comme « en retard » et « immuable ». Il m'a été facile de comprendre pourquoi certains nourrissent encore l'idée que l'Afrique serait un continent obscur, isolé du monde et que les peuples africains n'auraient pas de culture, pas d'histoire, qu'ils seraient incapables de (se) développer sans l'aide des Européens, qu'étant dénués de toute créativité, ils ne pourraient philosopher, qu'ils seraient enfin incapables de penser de manière abstraite. Entre autres inépties. C'est là une rhétorique qui légitime les pillages, qui permet de croire que la propriété de ces objets leur revient de droit, même s'il est bien connu qu'ils ont été acquis de manière illicite. Dans un but d'appropriation, la diabolisation de l'art africain a été comparable à celle qui a été faite contre les peuples africains pendant la colonisation. Il en résulte que peu de personnes considèrent cet art comme de l'art, à la limite, comme de l'artisanat ou des fétiches.

Tabula rasa de la création africaine

La brochure informe avec fierté que le quai Branly possède 300 000 pièces d'art issues des anciennes colonies : sculptures, objets de la vie quotidienne, outils de travail, bijoux, textiles, objets de culte, meubles, jeux, bijoux en or, en argent ou en étain, diamants, ivoire, bois d'ébène. Avec des estimations rapides, nous pouvons parvenir au calcul suivant : Musée de Tervuren : **220 000**, British Museum : plus de **200 000**. Quay Branly **300 000**. Résultat : **720 000** objets ! Rien que pour que ces trois musées. Il y a d'autres musées dans les anciennes métropoles coloniales. Il y a aussi les braconniers privés, les galeristes peu regardants sur les provenances des objets, et le commerçants d'antiquités. Il existe des dizaines de magazines et le seul quartier des antiquaires, au Sablon à Bruxelles, vend des milliers de pièces d'art « primitif ». On pourrait aussi citer le marché aux puces du jeu de balle aux Marolles, où l'on peut trouver des dizaines de pièces à bon prix. Certains personnes, comme l'ancienne ministre du Mali, Aminata Traoré, affirment que 90 % de l'art africain connu se trouve en dehors de l'Afrique. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que les Africains n'auraient pas de culture. Une culture en quelques sortes séquestrée par les pays qui, autrefois, l'ont colonisée.

Les Africains ont été dépouillés de la plupart des éléments de leur histoire, dépossédés de leurs racines, privés de leurs identités culturelles, dégouté même de leur culte et contraints à aimer et craindre d'autres dieux. Pendant des siècles, les Africains et leurs descendants, ont été mis au service de ceux qui ont diabolisé leurs dieux, comme dans le cas du vaudou.

Les forces vives de l'Afrique ont été réduites en esclavage , les enfants de l'Afrique ont été marqués au fer rouge, ils ont reçu des noms de négriers comme da Silva, Hernandez, Vanderlienden, Dupont, Smith... Et cela a eu lieu pendant 350 ans. Puis, ils ont été embarqués comme des objets dans les navires négriers, comme des animaux. Par millions ils ont été envoyés de force à travers les océans. D'abord pour faire la fortune des élites et des couronnes européennes, puis des élites créoles et africaines, qui se sont associées pour saigner à leur tour le Continent. Traités comme des étalons, ces esclaves ont été utilisés pour fabriquer des métis et des mulâtres, afin d'embellir et de diversifier les peuples des Amériques.

Fichtre un fétiche*

Au début de la colonisation, ces objets étaient brûlés en autodafés par les Pères Blancs comme autant de fétiches et d'instruments du diable. Puis ils sont devenus source de prestige et de gains juteux. C'est ainsi que sont nées les Trocadéro, les British Museum et l'imposant Musée du Congo, la carte postale du roi « **constrictor** », je voulais dire, **constructeur**, Leopold II, le requin des requins.

Le musée qu'on appelait autrefois « Musée du Congo » est amicalement nommé aujourd'hui par ses initiales **Mrac**, on pourrait entendre « **miracle** », mais de miracle il en est rien. Le Musée royal de l'Afrique Centrale est surveillé, un kilomètre plus loin, par les tombes vides des sept Congolais qui sont morts de froid dans le « **village nègre** », un zoo humain, monté dans le magnifique jardin du musée, pour l'occasion de l'Exposition universelle de 1897. Le succès de ce village a été si grand qu'il est devenu la principale attraction de l'exposition. En 1958, le musée montait de nouveau le zoo humain dans ses jardins. Vous avez certainement vu cette petite **fille toute de blanc vêtue, dans une cage**, à laquelle le public « émerveillé », jette généreusement des cacahuètes. Une image qui circule depuis des années et suscite l'indignation sur les réseaux sociaux.



Une plaque avertissait les visiteurs : « **ne donnez pas à manger aux indigènes, ils sont déjà nourris par nos soins** ». Depuis lors, la notoriété du musée est incontestablement acquise. Dans sa propagande, il se vante d'être connu à travers le monde entier. Avec un tel trésor, il n'y a pas lieu d'en douter ! Après tout, le musée fournit des objets, sous forme de prêt, à diverses institutions partout dans le monde.

Le pillage de l'art africain, a eu lieu pendant la période coloniale, suscitant la création de grandes collections privées et publiques non seulement en France, mais aussi en Angleterre, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Belgique, pour ne citer que les collections les plus importantes. Celui qui nous occupe ici, est le musée de Tervuren, qui fait partie de la face sombre des relations entre la Belgique et les pays de l'Afrique centrale. Il possède 220 000 objets en provenance, non pas seulement du Congo, mais également du Rwanda et du Burundi, dont on parle moins. Le tambour royal du Brundi s'y trouve. Il existe des oeuvres qui proviennent d'autres pays d'Afrique, acquis par des moyens licites, selon le directeur du musée. Un inventaire devrait être fait dans ce sens.

La peau neuve du musée

Au cours des dernières années, le Musée royal de l'Afrique centrale a annoncé qu'il va faire « **peau neuve, se décoloniser**. Du moins c'est ainsi que la presse véhicule l'information. Pour un musée qui a coûté *la peau des fesses noires*, l'image est pour le moins, osée. Cependant, de nombreux questionnements tournent autour de cette réforme de l'institution dite "**le dernier des musées coloniaux**". Ceux qui affirment cela n'ont pas vu comment le musée africain de la ville de Namur entasse les souvenirs nostalgiques liés à la présence belge en Afrique centrale, plus particulièrement au Congo. A mon avis, ce musée transmet un regard plutôt ethnographique et réducteur sur des objets qui sont l'expression de cultures riches et complexes. L'image de Léopold II s'affiche dans tous les murs et rivalise avec des têtes de piranhas géants, yeux vitreux et bouches grande ouvertes, aux côtés desquels d'hétérogènes objets servent à "**mieux connaître les ethnies**" qui peuplent le Congo, selon le pittoresque musée. Du pur surréalisme à la belge qui élargit l'image du Roi Léopold II et réduit celle des Congolais au rang d'objets exotiques.

Cette réforme annoncée par le Mrac, suscite des controverses et des soupçons. Se moderniser sans changer la mentalité de ses fonctionnaires, n'est pas très encourageant. Mais la réforme fait partie des innombrables problèmes qu'il faut traiter en Belgique où les empreintes coloniales sont partout. Un autre problème est celui du **culte insensé rendu à Léopold II** à la place du Trône, où l'on peut voir le souverain à cheval, tournant le dos au palais et la barbe vers la banque Bruxelles Lambert (BBL), dont les coffres détenaient des millions volés au Congo.

A propos de Roi bâtisseur, son fantôme et celui de Tintin hantent actuellement la Maison Empain. L'exposition *Ways of Seeing*², à l'affiche jusqu'en février 2018. Selon les curateurs de renommée internationale, Sam Bardaouil et Till Fellrath, le concept explorerait « les stratégies formelles qu'emploient les artistes pour reconfigurer notre perception du monde ». Le choc a été de taille. Cette installation qui semble hors contexte, en dehors du temps, comme si le passé ne passait pas. L'installation interpelle d'autant plus qu'elle n'a, apparemment, subi aucune intervention artistique. Elle consiste en une immense affiche couvrant le tiers du mur d'une salle au premier étage de la Maison Empain, réalisé en 1924. Dans la vitrine les deux éditions de Tintin, de 1931 et de 2017 (en néerlandais), d'anciennes photos d'enfants qui regardent un noir, qui a l'air empaillé, et toute une série d'affiches coloniales françaises. D'après la responsable de communication de la maison Empain, les documents ont été fournis par le musée de Tervuren. Cette affiche, à vocation coloniale, vante les bienfaits de la mission « **civilisatrice** »³, encore un lapsus, pardon, je veux dire **civilisatrice**, que la Belgique

² L'exposition a été initialement commandée par Arter à Istanbul et adaptée pour la Fondation Boghossian – Villa Empain. Le Baron Empain était un grand ami du roi, il a d'ailleurs reçu son titre de noblesse des mains de Léopold II, et il avait une parcelle de terre immense au Congo.

³ Référence ironique qui peut être comprise de différentes façons. L'une d'entre-elles : la syphilis est l'une des maladies coloniales apportées au Congo et notamment transmise lors des viols.

s'est donnée dans un pays 80 fois plus grand que les rêves mégalomaniacs du Roi Léopold II. Mais ça, c'est une autre histoire que je vous raconterai bientôt*.

L'histoire de la colonisation : la *damnatio memoriae*

Que faut-il faire pour sortir de la négation, cette arme d'oubli, que ces musées nous imposent ? Les musées coloniaux doivent-ils être décolonisés ? Tous les vestiges de la colonisation devraient-ils être détruits ? Faut-il effacer le passé ? Ne vaudrait-il pas mieux expliquer l'histoire au lieu de passer une couche de vernis de post-modernité ? Existe-t-il un musée de l'histoire coloniale en Belgique ? Il serait temps d'y songer car la Maison de l'Histoire de l'Europe ne pipe un traitre mot sur cette histoire. L'histoire de la colonisation a été frappée de la ***damnatio memoriae***** . Ses concepteurs ont passé la gomme sur cinq siècles d'histoire. Comment les prochaines générations sauront-elles ce qui s'est passé ? Autant de questions qui doivent être posées aux politiques.

Les Nations Unies et l'Unesco recommandent aux institutions des musées qui possèdent le patrimoine africain, " ... ***de sensibiliser le public européen à la qualité artistique du patrimoine culturel africain et l'encourager à porter sur ce patrimoine la même valeur que sur l'art occidental*** ». Il est dit qu'il est « ***impératif de reconnaître dans l'art africain une égale dignité, de lui donner ses dimensions historiques et culturelles, à l'opposé d'une approche "folklorique", et même une réduction de sa seule valeur ethnographique*** », mais surtout de la légitimation pour que les Africains aient le sentiment « ***de fierté à l'égard des oeuvres d'art qui ont été créées par leurs ancêtres et dont les artistes contemporains dans le monde entier encore s'inspirent*** ".

Pour bien faire, il faudra impérativement créer un cours d'histoire des arts africains au Mrac, donné par les Africains eux mêmes. Ce ne serait pas de trop de l'enseigner aussi dans les académies, voire créer un master en arts premiers dans les écoles supérieures d'arts y compris les universités. D'ailleurs, il n'y a jamais eu de directeur d'origine congolaise, rwandaise ou burundaise dans le Musée d'Afrique Centrale ? Je me disais bien... Il est temps de faire réparation de ce côté là aussi, en plus de débattre de l'urgence de la restitution de ces œuvres à leurs pays d'origine.

L'art primitif a engendré l'art moderne

Il ne faut pas cesser de répéter que l'art appelé "**primitif**" a engendré l'art moderne. La connaissance des arts de l'Afrique (primitifs et modernes), d'Océanie et des Amériques a été la passerelle entre l'art ancien et l'art moderne en Europe. L'art africain particulièrement, a

été le diviseur des eaux pour les peintres et sculpteurs comme Picasso, Braque, Gauguin, qui ont renouvelé leur visions, leurs inspirations et leurs manières de faire, après avoir découvert ces merveilleuses statues au Trocadero. Encore aujourd'hui, des artistes contemporains s'inspirent de l'art de l'éternelle Afrique, qui depuis des temps immémoriaux nous contemple, alors que nous, nous l'oublions.

Pour en savoir plus

- Degli M. , M. Mauze. 2006. Arts premiers. Le temps de la reconnaissance..
- Coll. Arts Découvertes, Gallimard.
- Wynants M. 1997. *Des ducs de Brabant aux villages congolais? Tervuren et l'exposition coloniale 1897*, ed. Musée royal de l'Afrique centrale
- Bancel N., P. Blanchard, G. Boetsch, E. Deroo et S. Lemaire (dir.). 2002. *Zoos humains, de la vénus hottentote aux reality shows*, Paris : La Découverte
- F.-M. Mayengo. Interview du critique d'art, peintre, Afriquéchos Magazine (AEM) sur le Web.`

***Fichtre un fétiche** titre d'une matière sur l'art africain au magazine du musée africain de Namur

**** La damnatio memoriae** (littéralement : « **damnation de la mémoire** ») est à l'origine un ensemble de condamnations post mortem à l'oubli, utilisée dans la Rome antique.